

*ASSOCIATION DES ANCIENS ELEVES
ET DES AMIS DE L'ECOLE D'ALFORT*

**LES STATUES DE L'ECOLE
NATIONALE VETERINAIRE
D'ALFORT**

par C. Degueurce¹

Septembre 1998

¹ Conservateur du Musée Fragonard - Maître de conférences en Anatomie.

L'Ecole nationale vétérinaire d'Alfort (ENVA) est la plus ancienne école vétérinaire à avoir conservé son site d'origine. Son prestige n'a pas diminué au cours de ses 232 années d'existence. Son influence sur le monde vétérinaire a été considérable et elle fut sans doute plus honorée que d'autres.

Le domaine qu'occupe l'ENVA fut acquis en 1766 au nom du roi Louis XV par Claude Bourgelat, créateur des Ecoles vétérinaires. A l'origine, il était constitué d'un château en assez mauvais état, et d'un parc paysager et arboré dont il reste encore aujourd'hui quelques parcelles. De nombreux remaniements modifièrent son aspect et des statues, rendant hommage aux principales personnalités de l'Ecole, furent disposées pour l'agrément du visiteur. Ce document vise à présenter ces différentes statues. Elles seront envisagées dans l'ordre chronologique. Une brève biographie des maîtres qui furent ainsi honorés précède un descriptif de chaque œuvre. Cette présentation débutera par les statues dédiées à Claude Bourgelat.

LES STATUES A LA MEMOIRE DE CLAUDE BOURGELAT

Né le 11 novembre 1712 à Lyon, Claude Bourgelat est connu dans le monde entier comme le créateur des Ecoles vétérinaires. Il appartenait à une famille de notables. Fils d'échevin, il fut tout d'abord avocat au Parlement de Grenoble puis quitta brusquement le barreau après avoir gagné une cause dont on dit qu'il connut plus tard l'injustice. Il eut de très bonne heure le goût du cheval et obtint en 1740 le brevet d'Ecuyer tenant l'Académie d'équitation de Lyon. Il y pratiqua l'école d'équitation française qui privilégie la douceur et la légèreté plutôt que le dressage brutal autrefois recommandé par l'Ecole napolitaine. Le dressage était plus long mais le résultat infiniment meilleur. Ces écuyers voyaient d'un fort mauvais œil leurs chevaux mourir de maladies et ils furent les premiers à tenter de les soigner. A l'instar de Solleysel, premier auteur français de médecine vétérinaire, Bourgelat publia plusieurs traités qui lui firent une grande réputation. Ce fut tout d'abord *Le Nouveau Newcastle ou Nouveau traité de cavalerie géométrique, théorique et pratique* (Lausanne, 1740) qui connut plusieurs traductions. Puis ce furent ses *Eléments d'hippiatrique ou Nouveaux principes sur la connaissance et sur la médecine des chevaux* (Lyon, 1750-1753). Cet ouvrage devait rester inachevé, mais on y pressent déjà une révolution médicale. Il y explique la nécessité de créer des établissements chargés d'enseigner la médecine des animaux. Mais surtout, alors que ses prédécesseurs

se contentaient souvent d'extrapoler à la médecine vétérinaire des théories et des remèdes de médecine humaine, Bourgelat martelait la nécessité de mener des études objectives basées sur l'étude directe des phénomènes naturels. C'est ainsi qu'il multiplia les dissections et autopsies de chevaux, et s'acquitta de la collaboration de membres renommés du Collège de chirurgie tout nouvellement créé par Louis XV.

Les excellentes relations qu'il entretenait avec la haute société devaient servir ses ambitions. Il fut tout d'abord nommé inspecteur de la librairie de Lyon en 1760. Puis Bertin, contrôleur des finances de Louis XV et ancien intendant de la généralité du Lyonnais, devait lui apporter un appui décisif. Présentant le projet d'ouverture d'une école vétérinaire au Roi, il obtint le 4 août 1761 un arrêt du Conseil accordant à Bourgelat la somme de 50 000 livres payables par fractions en six années. L'École fut ouverte à Lyon en 1762. Les interventions du corps enseignant et des étudiants lors des épizooties qui ravagèrent la France conduisirent le Roi à « *décorer du titre d'École Royale vétérinaire* » l'École de Lyon le 3 juin 1764. Nommé « *directeur et inspecteur général de l'École de Lyon et de toutes les Ecoles vétérinaires établies ou à établir dans le royaume* », Bourgelat tenta de déplacer l'École de Lyon vers Paris pour se rapprocher de la Cour. Le roi refusa et lui donna l'ordre de créer une École « *d'un genre supérieur* ». Cette École fut ouverte en août 1766 et prit le nom d'École d'Alfort.

Bourgelat devait continuer d'administrer ces deux établissements jusqu'en 1779, année de sa mort. Il publia encore de nombreux traités dont sa *Matière médicale raisonnée ou Précis des médicaments considérés dans leurs effets*, ou les *Eléments de l'art vétérinaire* dont les différents thèmes traitaient de la zootomie (anatomie comparée), la conformation extérieure, les bandages, la ferrure... Outre ces ouvrages, on lui doit de nombreux articles pour l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.

Personne ne remet en cause l'exceptionnelle lucidité de Bourgelat et sa capacité à mener à bien ses projets novateurs, même si sa personnalité demeure ambiguë. Le portrait extrêmement flatteur que l'on fit du grand homme pendant plus d'un siècle semble devoir être corrigé par l'examen objectif de ses ambitions et des moyens qu'il usa pour les réaliser. Il pilla les recherches de l'abbé Rozier à Lyon, de Fragonard à Alfort pour les publier sous son nom, plaça les enseignants dans un état de totale domesticité, renvoya inexorablement ceux qui s'élevaient contre lui ne serait-ce qu'en acquérant quelque notoriété, refusa toujours l'utilisation d'autres sources de connaissances que ses propres ouvrages ...

Les Ecoles vétérinaires se devaient de rendre hommage à leur fondateur, ce qui fut fait de façon éclatante à deux reprises. Le premier témoignage de reconnaissance fut le présent que fit Louis

XVI aux deux Ecoles en 1780. Il s'agit d'un buste en marbre blanc aujourd'hui exposé dans le couloir de la bibliothèque. Il est sans conteste le plus ancien monument de l'Ecole qui ait été dédié à la mémoire du créateur des Ecoles vétérinaires.

Le buste est posé sur un fût de colonne décorée d'ornements en cuivre doré à l'or fin. On lit sur ce pied ces mots: *Artis veterinariae magister* (Maître de l'art vétérinaire). Une inscription est portée sur une plaque de marbre fixée à la colonne sur laquelle est inscrit:



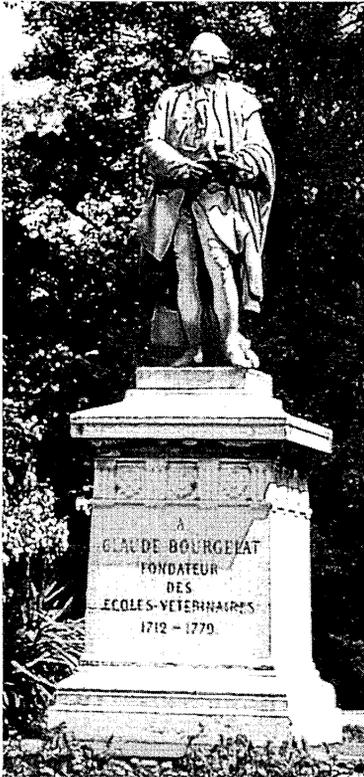
Claude BOURGELAT Equiti
ARTES VETERINARIAM
DISCIPULI MEMORES
ANNUENTE REGE
POSUERE
ANNO M. DCC. LXXX

On trouve, au bas de cette inscription, deux B enlacés. Ces deux lettres sont les initiales du nom du ministre des finances,

Bertin, et du célèbre écuyer. Cette marque témoigne de l'estime de Bertin pour notre grand homme.

Ce buste est du au ciseau de M. Boizot, sculpteur, membre de l'Académie de peinture et de sculpture. Il fut accordé à l'Ecole sur requête de Bertin.

Ce buste resta longtemps le seul monument dédié à Bourgelat.



Il faudra attendre 1839 pour que Rigot sollicite l'Inspecteur général des Ecoles vétérinaires pour la création d'une statue en pied, et la fin de la guerre de 1870 pour que le directeur Reynal déclenche une véritable dynamique. Il obtint à titre gracieux de Jules Simon, ministre des Beaux-Arts, le bloc de marbre nécessaire au sculpteur et le piédestal de granit de la statue. Il forma ensuite un comité d'organisation qui ouvrit en 1873 une souscription publique.

Ce projet suscita la jalousie de l'Ecole de Lyon qui s'empressa de faire une autre souscription et éleva rapidement, le 6 mai 1876,

la première statue de Bourgelat. Le projet d'Alfort était plus ambitieux et nécessitait plus de moyens. Ayant été devancé, Reynal ne s'empressa plus et prit le temps de peaufiner le projet. Il jeta son dévolu sur Gustave Crauk, célèbre sculpteur de la fin du XIX^{ème} siècle. La statue fut prête en 1878, mais Crauk refusa de la livrer par suite d'un différent sur le prix avec Reynal. Elle fut même séquestrée à l'exposition universelle par le statuaire. Elle fut finalement inaugurée le 30 octobre 1879 sous la présidence du nouveau directeur, H. Bouley. Elle est toujours implantée à son emplacement d'origine, au centre de la cour d'honneur faisant face à l'entrée principale de l'Ecole.

LA TOMBE DE JEAN-MARIE PIGEON

Ce monument est dédié à un élève d'Alfort qui fut tué au combat le 30 mars 1814 alors qu'il s'opposait au passage des troupes des forces coalisées contre Napoléon.

Quelques rappels d'histoire militaire permettront de mieux comprendre le contexte de la disparition de cet élève. En 1813, la bataille de Leipzig ouvrit les portes de la France aux coalisés. Deux armées furent lancées sur la France: l'armée de Silésie, sous les ordres de Blücher, et l'armée de Bohême, commandée par le prince de Schwarzenberg, franchirent le Rhin. En février 1814,

elles se séparèrent pour marcher en même temps sur Paris. Blücher suivit la vallée de la Marne et Schwartzenberg celle de la Seine.

Napoléon vint à leur rencontre et les battit tour à tour, les obligeant à reculer. Le Tsar ordonna alors la fusion des deux armées, réunion que Napoléon ne parvint pas à empêcher. Dès lors, cette armée marcha sur Paris sans rencontrer de résistance décisive.

Le 29 mars 1814, l'armée des coalisés se séparait en trois colonnes pour aborder Paris. Une partie de l'armée de Bohême, le corps du prince royal de Wurtemberg (15 000 hommes) et le corps du comte autrichien Gyulai (10 500 hommes), reçut l'ordre de passer la Marne pour la longer jusqu'à Neuilly sur Marne. Clarke, ministre de la guerre, ordonna alors au général Hulin, commandant la place de Paris, d'envoyer les élèves d'Alfort au Pont de Charenton pour empêcher la traversée de la Marne.

Il faut imaginer que la France était alors en situation de mobilisation générale. Le 13 février 1814, le major Renard, commandant d'armes à Charenton, avait prévenu le directeur Girard de la nécessité de créer le *bataillon de l'Ecole Vétérinaire d'Alfort*.

Le 29 mars, en même temps que les troupes coalisées se séparaient, les armées des maréchaux Marmont et Portier, battues à Reims, défilaient sur le Pont de Charenton. Cette armée était poursuivie par l'armée de Bohême qui arriva le 30 mars à Neuilly

sur Marne. Cette colonne se divisa alors en deux parties. La première devait se rendre au pont de Joinville (alors appelé Pont de St Maur), puis foncer vers le pont de Charenton. La seconde partie devait se diriger vers le bois de Vincennes et descendre ensuite vers le Sud pour faire jonction avec la première colonne.

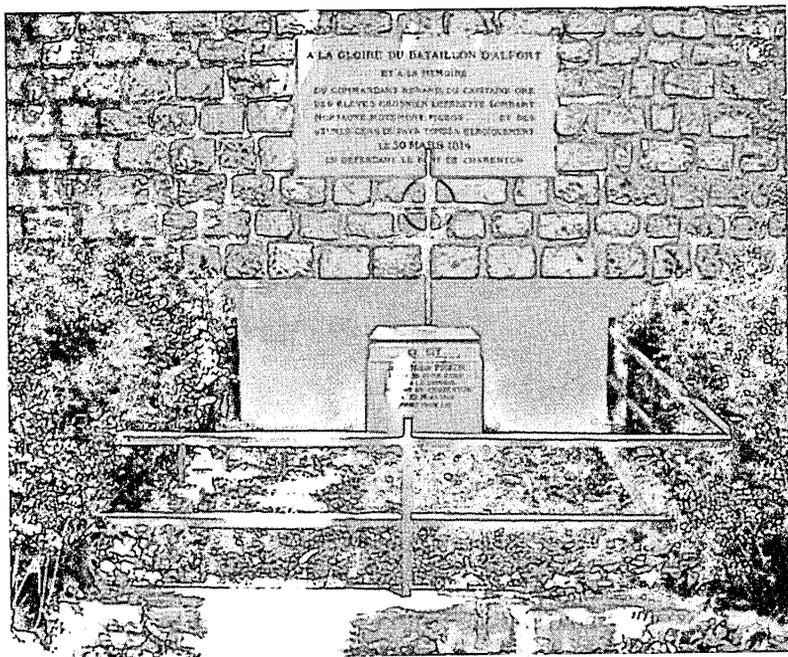
Le Pont de Joinville n'étant protégé que par 400 conscrits et huit canons, qui étaient malheureusement orientés vers la rive gauche, le pont fut rapidement enlevé. Le prince royal de Wurtemberg qui commandait cette colonne laissa quelques bataillons et partit soutenir les troupes de Charenton.

Le Pont de Charenton n'était pas mieux défendu. Comme à Joinville, les défenseurs attendaient l'offensive de la rive gauche et ils furent surpris de la voir arriver par la rive droite. L'entrée rive gauche du pont n'était défendue que par un simple tambour de bois et quelques canons. L'ennemi déboucha sur le coteau de St Maurice le 30 mars à 10 h du matin. Pris à revers, les défenseurs du pont durent inverser le dispositif de défense. Le combat débuta vers 15 h.

Le bataillon d'Alfort avait été disposé sur la rive droite et la fusillade qui s'engagea les força à se replier vers le pont. Ce recul ne dura pas et l'héroïsme des élèves fut tel qu'ils repoussèrent l'attaque. La riposte avait été si violente que le prince de Wurtemberg, à la tête de plusieurs milliers d'hommes, rapporta avoir cru être opposé à des « *forces considérables* ». Il dut

envoyer des renforts et un combat terrible au corps à corps s'engagea.

La situation devint vite intenable et la retraite dut être sonnée. Un des élèves, grièvement blessé, protégea la fuite de ses camarades en amorçant un canon placé à la sortie du pont. D'autres tentèrent en vain de faire sauter le pont, puis battirent en retraite. Une longue fuite débutait qui les conduisit jusqu'à Pithiviers.



Le directeur Girard réintégra l'Ecole d'Alfort le 31 mars. Il n'y trouva que 6 élèves, dont deux très grièvement blessés, Pigeon et Barat.

Jean-Marie Pigeon mourut le soir même. Tous les habitants ayant abandonné le pays, il était impossible de le faire transporter au cimetière. Girard le fit enterrer dans le parc le 1^{er} avril. Barat survécut et fut emmené par ses parents. Plusieurs autres blessés succombèrent. Il s'agissait de Mortagne, Lherbette, Crosnier, Moremont et Lombard.

Pigeon, mort et enterré dans l'enceinte d'Alfort, devait symboliser le courage des élèves du bataillon d'Alfort. La place où il repose, le long du mur de l'avenue du Général Leclerc, fut marquée par une simple pierre où était gravé son nom en rappelant l'action héroïque dans laquelle il avait trouvé la mort. Cette pierre fut tout d'abord entourée d'une balustrade qui ne résista pas à l'action du temps. Au retour du second Empire, on s'empessa de glorifier le héros en lui élevant un monument plus durable; la tombe fut entourée d'une grille en fer et on érigea le long du mur une pierre surmontée d'une croix (décembre 1853). Sur cette pierre est gravée l'inscription:

Jean-Marie Pigeon
Elève de cette École
Tué à la défense
du pont de Charenton
le 30 mars 1814
Priez pour lui.

La croix fut retirée vers 1875 car elle servait aux élèves pour faire le mur! Jean-Marie Pigeon fut l'objet d'une dévotion toute particulière à l'aube de la première guerre mondiale. Son héroïsme fut glorifié par les autorités qui cherchaient à aviver l'ardeur patriote des étudiants.

Cette tombe a été restaurée en 1997.

LA STATUE DE BOULEY

Issu d'une dynastie de vétérinaires, Henry Bouley est né le 17 mai 1814 à Paris. Après de brillantes études littéraires au lycée Rollin, il entra à l'Ecole d'Alfort en 1832 où il fut un élève remarqué. Il reçut le diplôme de vétérinaire en 1836. En 1839, il fut chargé de la clinique, des cours de chirurgie, de ferrure et de jurisprudence commerciale. Les personnes l'ayant côtoyé rapportent ses grandes qualités de vulgarisateur, le charme naturel, la bonhomie, l'esprit de ce maître qui fascina 30 promotions.

Il publia en 1851 le *Traité de l'organisation du pied du cheval* qui demeure encore aujourd'hui d'actualité et dont les superbes lithographies sont toujours des références. Il fut à l'origine de treize volumes du *Nouveau dictionnaire pratique de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires* qu'il commença de publier avec

Reynal en 1856. Cette œuvre immense nous fournit un instantané de la médecine vétérinaire pendant la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle.

Il fut honoré au delà de tous ses prédécesseurs, devenant président de l'Académie des Sciences. Il devait mourir le 30 novembre 1885.

Bouley ne peut pas être considéré comme un grand scientifique, à l'instar d'autres enseignants ayant vécu l'épopée pastorienne. L'expérimentation n'était pas sa passion et il colporta malheureusement certaines idées qui se révélèrent fausses et que sa verve avait fait accepter aux vétérinaires. Ses opinions ont parfois entraîné de graves conséquences sur la santé animale, comme son refus de reconnaître la contagiosité de la morve. Mais il fut un extraordinaire promoteur de la médecine vétérinaire, défendant par une rhétorique légendaire toutes les causes de la profession. Pasteur devait écrire de celui qui s'opposa à lui: *« Nul n'a plus honoré que Bouley l'art vétérinaire. Par son talent, par son caractère, par son enthousiasme pour les choses de la science, il a triomphé de certains préjugés qui, sournoisement, empêchaient la profession vétérinaire de prendre la place qui lui est due »*. Il eut surtout le grand courage de reconnaître publiquement ses erreurs et d'enseigner à la fin de sa vie les préceptes de la contagiosité.

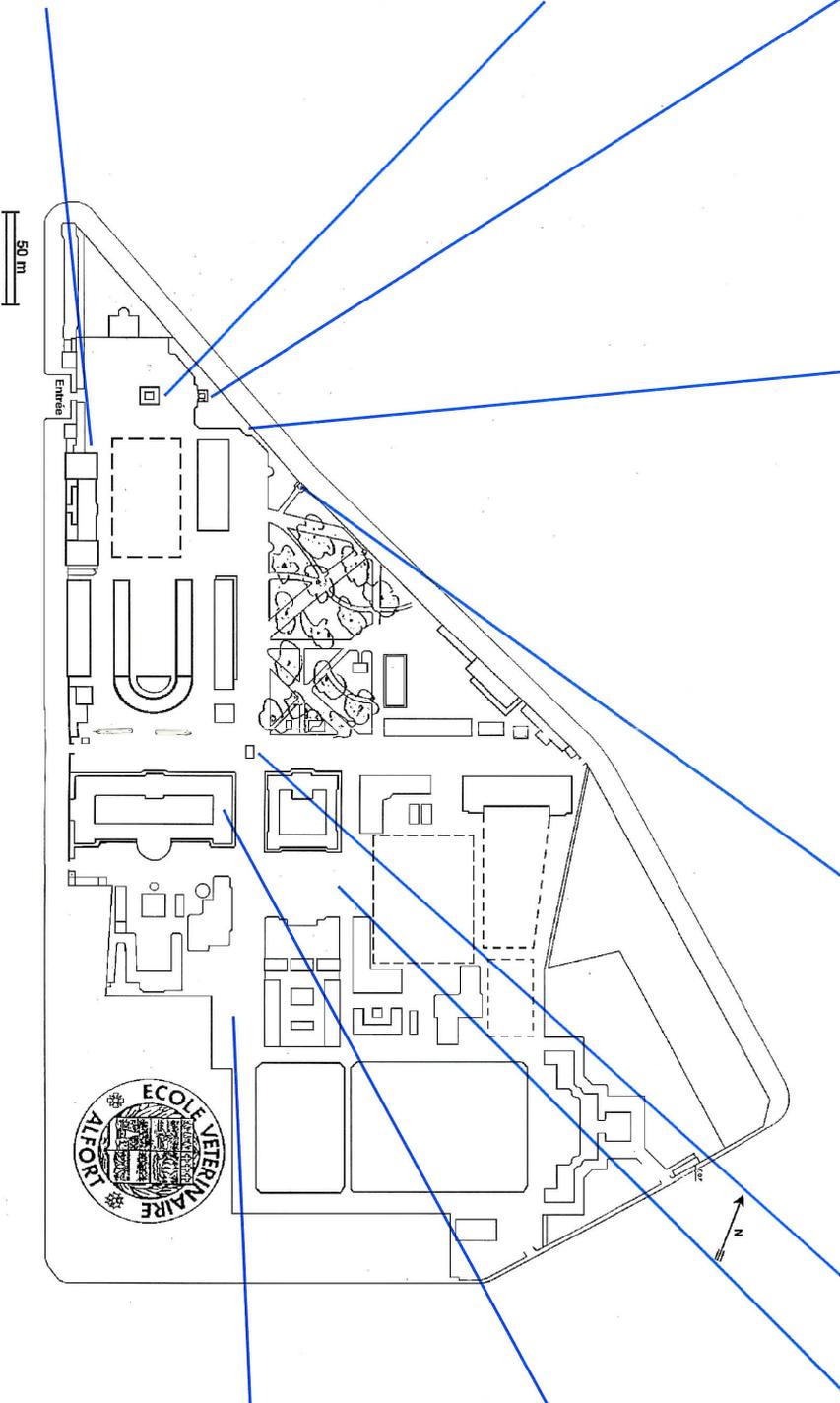
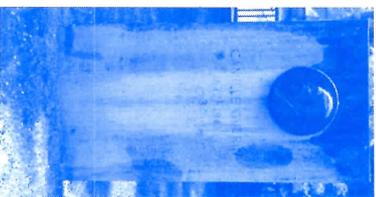
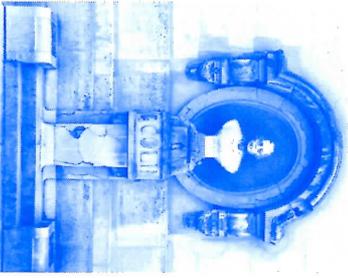
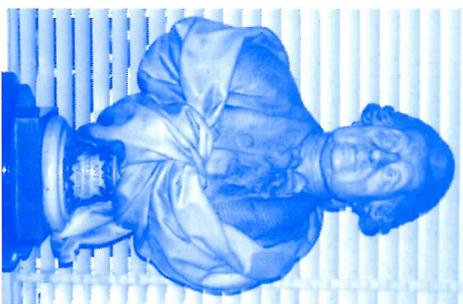
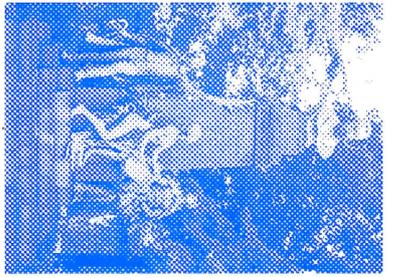
Le jour même de la mort de l'inspecteur général H. Bouley (30 novembre 1885), la Société des vétérinaires de Gironde émit le vœu qu'un monument soit élevé à sa mémoire par la Société centrale de médecine vétérinaire.



Une souscription internationale fut lancée à la suite de laquelle un concours fut ouvert. Le choix du comité se fixa sur le projet du sculpteur Henri Allouard. L'érection du piédestal fut confiée à l'architecte Monjauze, fils d'un vétérinaire de Paris. Bouley y est représenté en « *costume moderne* » touchant un pied de cheval, référence à son superbe *Traité de l'organisation du pied du Cheval* (1856).

La statue fut tout d'abord érigée sur l'emplacement de l'ancienne chapelle de l'Ecole, là-même où se trouve maintenant le pavillon de la direction. Elle fut inaugurée le 5 septembre 1889, à l'occasion du 5^{ème} Congrès international de médecine vétérinaire. Par la suite, elle fut déplacée vers le carrefour placé entre les bâtiments d'Anatomie et de Pathologie de la reproduction, où elle se trouve toujours. Ce monument, d'une grande fragilité, a malheureusement été abimé à plusieurs reprises.

Les autres statues ont toutes été édifiées au XX^{ème} siècle. Elles honorent des vétérinaires s'étant illustré dans les travaux pastoriens.



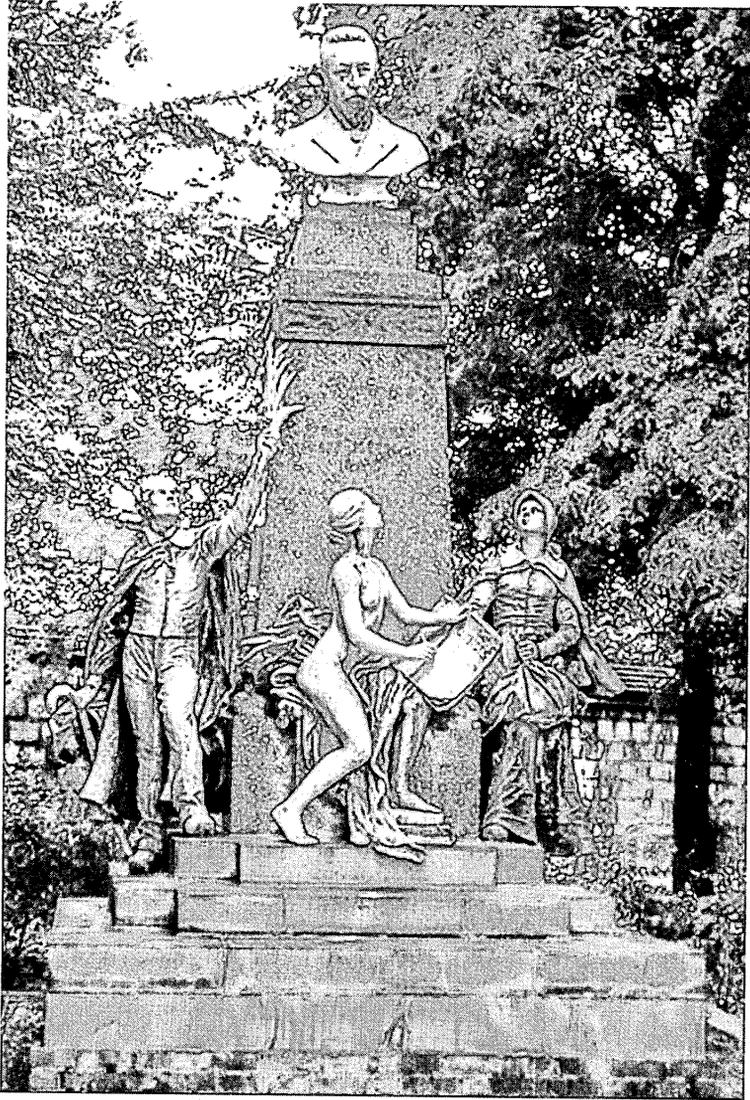
PLAN D'IMPLANTATION DES STATUES DE L'ENVA

LE MONUMENT DE NOCARD

Edmond Nocard est né à Provins le 29 janvier 1850. Il fit ses études à Alfort et en sortit diplômé en 1873. Premier de sa promotion, il fut immédiatement nommé chef de service de clinique. En 1888, il prit la chaire de police sanitaire et de pathologie des maladies contagieuses, en même temps que la direction de l'Ecole. En 1891, il donna sa démission de directeur pour se consacrer entièrement à son laboratoire.

Il fut un des premiers adeptes des théories microbiennes et travailla avec Pasteur, Roux, participant pleinement à l'épopée pastoriennne. Il travailla activement à la démonstration de la valeur diagnostique de la tuberculine et de la malléine. Il découvrit l'agent de la psittacose, développa les procédés de culture du bacille de la tuberculose, de l'agent de la péripneumonie. C'est encore dans le laboratoire de Nocard que furent immunisés les premiers chevaux qui ont fourni du sérum antidiptérique et antitétanique.

Il mourut précocement, à l'âge de 53 ans. Ses obsèques furent à la mesure de sa renommée. Les plus hautes personnalités scientifiques du moment témoignèrent leur affliction. Nocard était le premier vétérinaire ayant su complètement s'investir dans les travaux pastoriens.



Dès le lendemain de sa mort, un groupe d'amis et d'élèves du célèbre professeur concevait le projet d'élever sans délai un monument à sa gloire. La souscription internationale connut un succès sans précédent. Jugeant le costume « *moderne* » peu flatteur, il fut décidé que le monument élevé comporterait seulement un buste.

Il est de Boucher, Geoffroy et Bobin, l'ensemble du monument d'Alfred Boucher. Il a personnifié l'Agriculture reconnaissante sous les traits de deux personnages en bronze placés sur les côtés de la stèle: à droite, un jeune pâtre élève une palme d'or vers le buste; à gauche, une jeune paysanne, retient d'une main son tablier rempli de volailles et de l'autre tient des fleurs dont elle semble faire hommage au Maître. Au premier plan, l'artiste a placé une femme demi-voilée représentant la Science. Le monument a été érigé à une place d'honneur, derrière celui de Bourgelat, le 24 juin 1906.

LE MONUMENT DE TRASBOT

Né le 8 mai 1838 à Lamotte-Beuvron, Léopold Trasbot entra à Alfort en 1857 et en sortit en 1861. Il exerça tout d'abord 2 ans en Sologne, avant de rentrer en 1863 en qualité de chef de clinique à Alfort où il seconda Bouley. Il fut nommé professeur en 1872.

Trasbot fut un des premiers anatomo-pathologistes vétérinaires. Il réalisa également de nombreux travaux de thérapeutique, cherchant toujours plus à guérir qu'à échafauder des théories.

Le monument dédié à Trasbot comprend une stèle de comblanchien haute de trois mètres, reposant sur un soubassement de quelques marches, coupée vers le sommet par une guirlande de bronze. La stèle porte l'inscription:

Léopold Trasbot
Ancien directeur
ses élèves - ses amis
1838 - 1904

Le buste qui la surmonte et la figure allégorique symbolisant la Science qui en embrasse la base, l'un et l'autre en bronze, sont l'œuvre du statuaire Henri Allouard. Il fut inauguré en 1908.

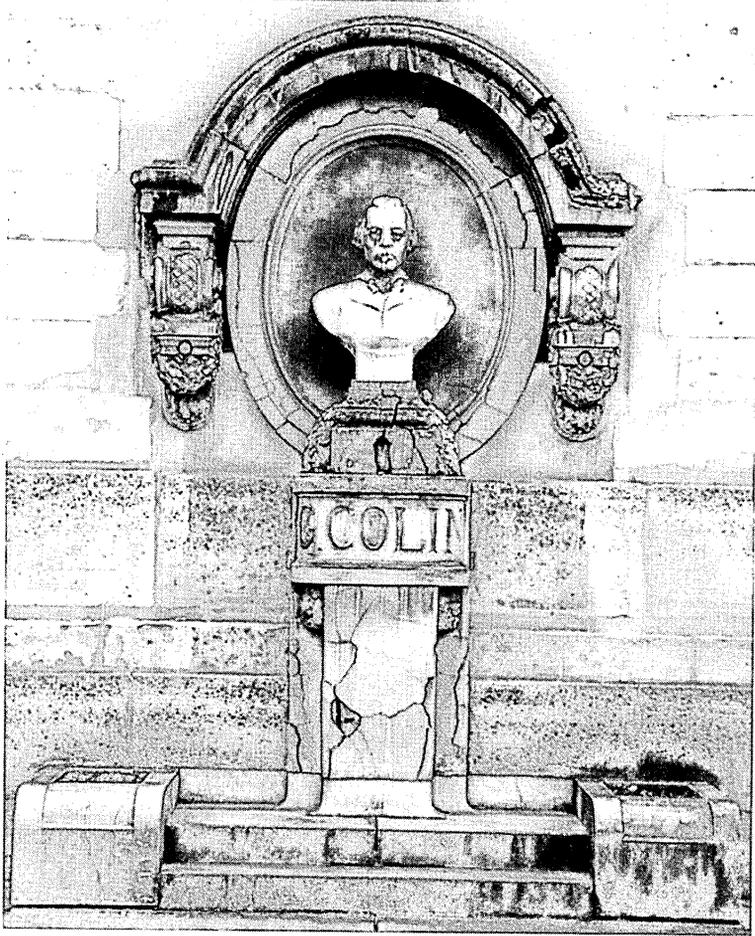


LE BUSTE DE COLIN

Né le 12 mai 1825, Gabriel-Constant Colin entra à l'École de Lyon en 1841. Il en sortit en 1845 pour devenir chef de service de la chaire d'anatomie et de physiologie de Lyon. Il fut muté en 1847 à Alfort où il connut une carrière très tourmentée. Il dut attendre 14 années, délai très important pour l'époque, avant d'être nommé professeur. Colin était une figure haute en couleurs de l'enseignement vétérinaire. C'était un homme de labeur qui innova beaucoup dans des domaines tels que la circulation lymphatique. Il inventa un procédé d'injection des vaisseaux lymphatiques et décrivit les troncs collecteurs de la lymphe. Le musée conserve ses conduits thoraciques injectés de plâtre. Dans le même temps, il se fit le contradicteur systématique et intransigeant des idées pastoriennes. Il opposa une résistance acharnée au grand scientifique, contestant, demandant toujours plus d'informations sur ses expérimentations. Il utilisait alors son admirable sens de la rhétorique, si bien que Pasteur lui dit un jour: « *Combien je donnerais, monsieur Colin, pour posséder cette maîtrise!* » Paradoxalement, son pessimisme obligea Pasteur à toujours clarifier ses protocoles et aida indirectement à l'avancée de ses idées.

Colin est resté célèbre par son *Traité de physiologie comparée* dont la première édition parut en 1854. Il y exposait la nécessité

d'aborder la physiologie, « science de l'organisme, science de la vie », par des méthodes aussi rigoureuses que celles des sciences physiques et mathématiques.



Il devint en 1878 le premier titulaire de la chaire de physiologie d'Alfort. Dans le domaine de la physiologie animale, Colin « s'opposa résolument à Claude Bernard qui, au demeurant l'appréciait » et disait de lui: « *Je le comprends et l'estime beaucoup. Lui ne m'aime pas.* ».

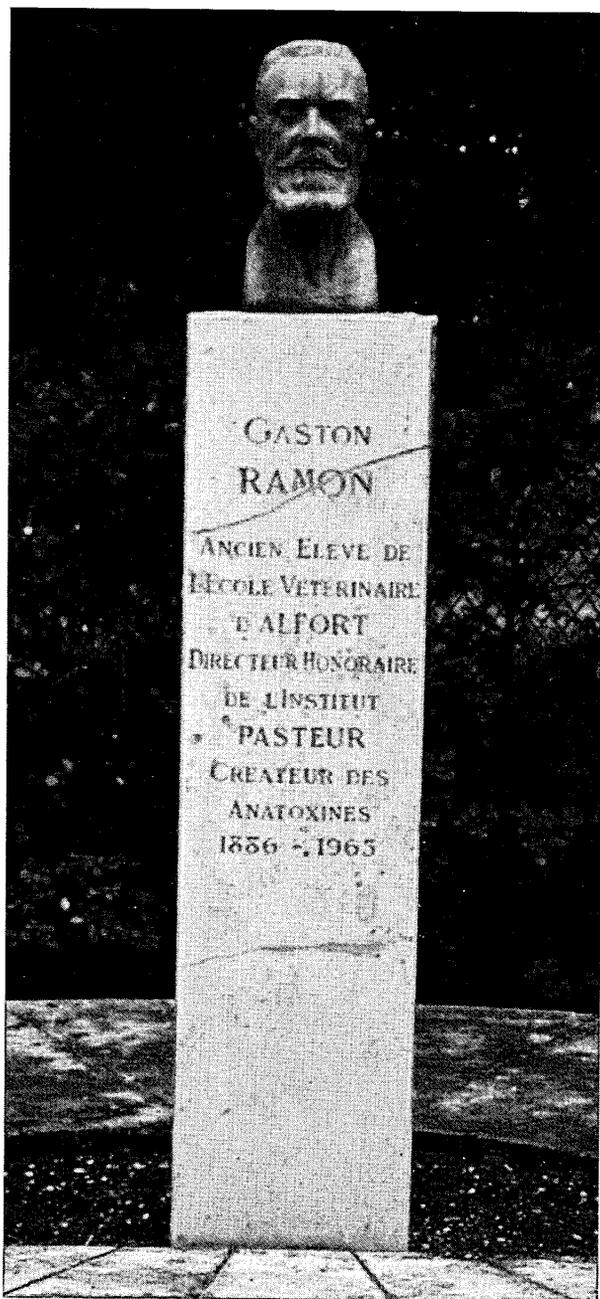
Sa carrière fut une longue suite de heurts, de conflits, de farces parfois douteuses dont il eut toujours à subir les conséquences. Il mourut en 1896 à Mollans (Haute-Saône). Il fut décidé de lui ériger un monument. La souscription fut ouverte la même année. Elle n'eut pas de franc succès et la réalisation du monument dut être repoussée pendant près de vingt cinq années. Il fut finalement inauguré le 2 juillet 1922.

Le monument est fait d'un simple buste de marbre présentant Colin en habit moderne. Il est l'œuvre du sculpteur Darras. Il est appliqué contre la façade nord de l'amphithéâtre d'honneur, mais est malheureusement en mauvais état.

LA STELE DE RAMON

Né à Bellechaume (Yonne) le 30 septembre 1886, diplômé d'Alfort en 1910, Gaston Ramon fit carrière à l'Institut Pasteur de Paris de 1911 à 1941. Après être passé par l'Institut national d'hygiène, il succéda à Leclainche en qualité de directeur de l'Office international des épizooties. Il mourut à Garches le 8 juin 1963.

« Les découvertes de G. Ramon sont fondamentales car elles ont permis d'effectuer la prophylaxie médicale d'un nombre considérable de maladies humaines et animales. Elles ont littéralement révolutionné la production et l'administration des sérums et des vaccins. Il découvrit, entre autres, en 1923 les anatoxines et les vaccins anatoxiques qui permirent de vacciner contre la diphtérie, le tétanos, le botulisme, les staphylococcies. Il découvrit en 1925 les substances stimulantes de l'immunité. Il décrivit en 1926 l'efficacité accrue des vaccins associés. Son œuvre est immense. On lui doit plus de 1000 publications qui le firent élire dans toutes les grandes sociétés savantes ».



Le monument dédié à G. Ramon fut appelé des vœux du corps enseignant d'Alfort dès son décès annoncé. Ce fut le sculpteur Leognany, prix de Rome, qui fut pressenti pour réaliser le buste. La tâche était difficile car, disait-il, « *sans masque mortuaire, sans buste précédemment exécuté, je ne puis travailler que sur de nombreuses photographies et surtout avec le concours de personnes qui l'ont bien connu* ». Le monument est constitué d'une colonne carrée sur laquelle repose le buste en bronze. Il fut inauguré le 27 mai 1965 en présence de nombreuses personnalités, à l'occasion du bicentenaire de l'Ecole d'Alfort.

LA STELE DE GUERIN

« Camille Guérin est certainement le seul vétérinaire à avoir eu son nom immortalisé de son vivant. Le BCG, vaccin contre la tuberculose, est l'abréviation de bacille bilié de Calmette et Guérin ».

Né le 22 décembre 1872 à Poitiers, il intègra l'Ecole d'Alfort en 1892. Il y fut remarqué par Nocard qui le présenta à Albert Calmette, médecin et directeur du nouvel Institut Pasteur créé à Lille en 1895. Il devint pastorien et le resta jusqu'à sa mort.

A partir de 1908, Calmette et Guérin réalisèrent des passages en série sur pomme de terre glycéinée et biliée d'une souche de bacilles tuberculeux isolée du lait de vache et confiée par Nocard. Ils observèrent la progressive atténuation de sa virulence. Il fallut 13 années pour que cette souche soit inoculée à l'homme. Le BCG reste encore de nos jours un vaccin obligatoire dans notre pays.

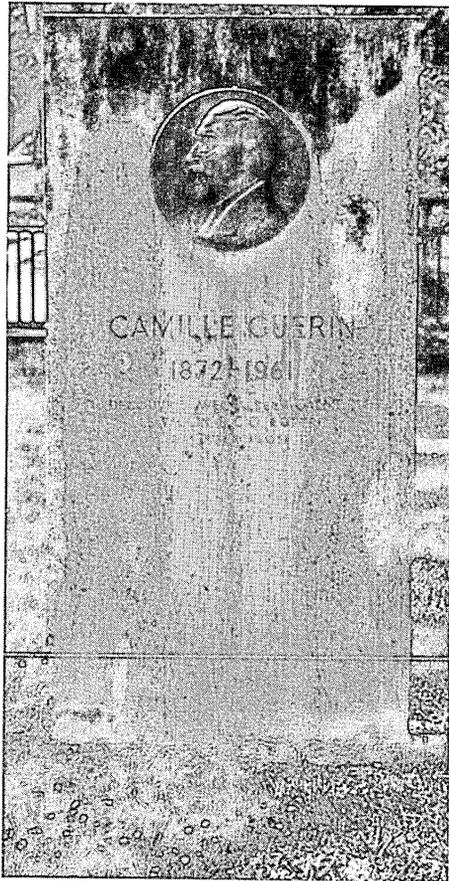
C. Guérin consacra toute sa vie à la lutte contre la tuberculose. Il fut récompensé par les plus hautes distinctions et s'étint à l'Institut Pasteur en 1961 dans la petite pièce qui lui était allouée et « où il poursuivit ses activités monacales, jusqu'au dernier moment ».

La stèle est ornée d'un médaillon signé par Max Leognany et représentant C. Guérin de profil. Au dessous est inscrit:

Camille Guérin

1872 - 1961

*Il découvrit avec Albert Calmette le
vaccin BCG contre la tuberculose*



Remerciements particuliers à H. Brugère pour les informations éclairées qu'il m'a fournies sur Colin et qui constituent l'essentiel du paragraphe, et à B. Toma pour ses relectures et corrections.

BIBLIOGRAPHIE

Claude BOURGELAT

. Neuman G. Biographies vétérinaires. Asselin et Houzeau, Paris, 1896.

. Railliet A. et Moulé L. Histoire de l'Ecole d'Alfort. Asselin et Houzeau, Paris, 1908.

Jean-Marie PIGEON

. Goubaux A. Défense du pont de Charenton le 30 mars 1814 par le bataillon de l'Ecole vétérinaire d'Alfort (71^e anniversaire). *Rec. Méd. Vét.*, 1885, 61, 242-256.

. Railliet A. et Moulé L. Histoire de l'Ecole d'Alfort. Asselin et Houzeau, Paris, 1908.

Henry BOULEY

. Neuman G. Biographies vétérinaires. Asselin et Houzeau, Paris, 1896.

. Moraillon R. L'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort au XX^{ème} siècle: Pathologie générale, pathologie médicale, clinique. Klopp, Thionville, 1998.

Edmond NOCARD

. Neuman G. Biographies vétérinaires. Asselin et Houzeau, Paris, 1896.

. Chauveau A., Railliet A., Roux E. Discours prononcés aux obsèques de Mr le professeur Nocard. *Revue Vétérinaire*, 1906, 10, 602-613.

Léopold TRASBOT

. Benjamin H., Railliet A., Moussu G., Lavalard. Inauguration du monument Trasbot. *Rec. Méd. Vét.*, 1908, 80, 673-692.

. Moraillon R. L'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort au XX^{ème} siècle: Pathologie générale, pathologie médicale, clinique. Klopp, Thionville, 1998.

Gabriel-Constant COLIN

. Brugère H. Données non publiées sur Colin. ENVA, 1998.

. Brugère H. L'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort au XX^{ème} siècle Physiologie des animaux domestiques, thérapeutique générale. Klopp, Thionville, 1998.

. Trasbot L. Allocution à l'occasion de la mort du Pr Colin. *Rec. Méd. Vét.*, 1896, 68, 404-407

. Breton, Cadiot, Desoubry. Inauguration du buste de Colin *Rec. Méd. Vét.*, 1922, 94, 374-393.

. Parodi A.L. Histoire d'Alfort au XX^{ème} siècle: L'ENVA et la recherche scientifique. Klopp, Thionville, 1998.

Gaston RAMON

. Bressou C. Eloge du Pr Gaston Ramon. *Revue de Pathologie Comparée*, 1964, 1, 489-493.

. Rosset R. L'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort au XX^{ème} siècle: Grands anciens élèves. Klopp, Thionville, 1998.

Camille GUERIN

. Rosset R. L'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort au XX^{ème} siècle: Grands anciens élèves. Klopp, Thionville, 1998.